

Journal des traducteurs Translators' Journal

**Etiemble, René, Parlez-vous franglais ? Gallimard, Paris, 1964.
[Broché, 376 pages]**

J. Darbelnet

Volume 9, numéro 3, 3e trimestre 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1061117ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1061117ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (imprimé)

2562-2994 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Darbelnet, J. (1964). Compte rendu de [Etiemble, René, Parlez-vous franglais ? Gallimard, Paris, 1964. [Broché, 376 pages]]. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 9(3), 105–106. <https://doi.org/10.7202/1061117ar>

§ Etiemble, René, *Parlez-vous français ?* Gallimard, Paris, 1964. [Broché, 376 pages]

En août 1952, dans la revue les *Temps modernes*, M. Etiemble stigmatisait déjà le sabir atlantique, c'est-à-dire le français mâtiné d'anglais qui se pratique dans les conférences internationales et dont l'épanouissement est favorisé par l'influence de l'Amérique dans presque tous les domaines de la vie moderne. Depuis, professeur de littérature comparée à la Sorbonne, il a, dans un cours intitulé "Questions de poétique comparée", consacré un grand nombre de leçons à ce qu'il appelle, à cette occasion, le babélien et qui n'est autre que le sabir atlantique. Son dernier livre continue cette campagne contre le même ennemi, maintenant baptisé "franglais".

A le lire, on apprend que ce néologisme, formé par le télescopage de deux mots existants, a été employé dès septembre 1959 par Maurice Rat dans *France-Soir*. Peut-être son apparition est-elle antérieure à cette date. En tout cas, M. Etiemble peut revendiquer la paternité de "babélien" et de "sabir atlantique". Dans son dernier livre, il ne craint pas de faire provigner "sabir", qui jusqu'à présent n'avait pas de dérivés : il y a ainsi des mots "sabiraux", dont certains sont composés "sabiralement"; ceux qui les emploient sont des "sabiraux", ils "sabirent" ou "sabirisent", et, dans la mesure où ils sont suivis, ils "sabirisent" la langue.

Ce vocabulaire n'est pas très orthodoxe, et, venant d'un farouche défenseur du langage, il a de quoi surprendre. Mais il faut dire aussi que M. Etiemble a pour principe de préférer les dérivés aux emprunts et que, par ailleurs, il ne recule pas devant la cocasserie. C'est ainsi qu'il appelle "civilisation cocal-coolique" ce que, trente ans auparavant, Georges Duhamel nous avait présenté comme les *Scènes de la vie future*.

Le phénomène que l'auteur de *Parlez-vous français ?* nous décrit avec force détails, à savoir l'érosion du français par l'anglais, n'est pas nouveau, et cela, bien entendu, M. Etiemble le sait. Mais il fait observer que même lorsqu'elle avait beaucoup moins d'ampleur qu'aujourd'hui, l'invasion de l'anglais introduisait déjà dans notre langue toutes sortes de mots inutiles, et il en donne des exemples : *pickpocket* fait double emploi avec *voleur à la tire* et, pour *paddock*, *enclos* suffirait. Le snobisme de l'anglais sévissait déjà et Stendhal succomba à cette tentation aussi ridiculement qu'Odette de Crécy.

Le résultat de l'anglicisme inutile, c'est qu'il tend à faire oublier un mot déjà dans l'usage. M. Etiemble a beaucoup d'estime pour Rémy de Gourmont et pour son *Esthétique de la langue française*, mais il le blâme de proposer la francisation de *steamer* en "stimeur". On peut d'ailleurs se demander si l'indulgence de Gourmont pour cet emprunt n'est pas due à ses attaches symbolistes et au prestige de Mallarmé, grâce à qui *steamer* figure dans les lettres françaises. Quoi qu'il en soit, *vapeur* en dit tout autant. Dans le même ordre d'idées, pour quoi nous embarrasser du *speech*, que le français peut rendre par *discours*, *allocution*, *harangue* et *laïus* (p. 315) ? Dans le vocabulaire du journalisme, un *leader* est un article de fond, dans celui de la politique et des affaires, c'est un chef ou un dirigeant. Ceci, nous le savions déjà. Mais M. Etiemble propose également un équivalent pour l'emploi sportif de ce terme. Ainsi Anquetil serait le major et non le leader de l'équipe de France du Tour, parce qu'il mène

ou qu'il est en tête après telle étape (p. 303). On peut en effet alléguer plusieurs expressions où figure le mot *major* et qui autoriseraient cet emploi; comme *major de la promotion*, que donne l'auteur. Toutefois *major* représente généralement une primauté durable. Or, celle du coureur cycliste est éphémère. On aurait plusieurs majors au cours de l'épreuve et un seul gagnant à la fin, ce qui peut paraître étrange.

Cette réserve faite, il faut reconnaître que l'auteur propose d'excellents équivalents pour éliminer les anglicismes : *retour en arrière* rend suffisamment *flash-back*, une *survoltée* nous renseigne mieux sur l'objet que *flood* (light), *annonceur* est plus exact que *speaker*, et *secrétaire de plateau* est plus précis que *script*. Dans le cas de *surf-riding*, pourquoi ne pas s'inspirer, en effet, de l'aviation et créer *rase-vagues* à côté de *rase-mottes* (p. 267) ? Il arrive aussi qu'il suffise de reprendre le terme supplanté; revenons à *ravitailleur de sous-marins* et laissons tomber *tender* (p. 268).

Il faut regretter, avec l'auteur, que le français, à l'encontre de l'espagnol, ait perdu sa faculté d'assimilation. Nous ne sommes plus à l'époque qui a donné *paquebot*, *redingote* et *rosbif*, et *coquetècle* n'a pas réussi en France à supplanter *cocktail*. M. Etienne n'hésite pas à écrire *Nouillorque* et *Yanqui*, et il demande que *rewriting* cède la place à *réécriture*. Mais *écriture* n'a pas tous les sens de *écrire*, et n'est-ce pas plutôt d'une nouvelle rédaction qu'il s'agit ici ? De même on peut douter que l'existence de *boulingrin* autorise le dégagement de *boulin* pour rendre *bowling* (p. 280). On se rallierait plus facilement à son *fumard*, qui est un ingénieux équivalent de *smog* (p. 271).

Cette étude du franglais n'est pas l'œuvre d'un linguiste au sens étroit du terme, mais d'un littéraire qui comprend l'importance de la langue dans l'activité intellectuelle. On ne sera pas surpris qu'il soit résolument normatif. Il reproche aux linguistes d'accepter et quelquefois d'admirer ce qui est, et au Petit Larousse de se montrer trop accueillant aux anglicismes. Le *Dictionnaire philosophique et critique du sabir atlantique* qu'il prépare sera évidemment descriptif, mais pour endiguer l'anglicisation du français il demande la préparation d'un dictionnaire normatif. L'usage actuel, dit-il, est trop corrompu pour qu'on se contente de le décrire.

Mais ce dictionnaire normatif qu'il appelle de ses vœux ne craindra pas de donner droit de cité à des termes venus des différentes parties du monde francophone, y compris le Canada qui a créé "l'irréprochable vivoir" (p. 300). Ce n'est pas là la seule raison qu'aient les Canadiens de lire ce livre. Il leur montrera qu'ils ne sont pas seuls à pratiquer l'anglicisme et ils y trouveront un précieux encouragement pour une lutte que tous les francophones doivent poursuivre en commun.

J. DARBELNET, Québec

